

Editorial

Perversions

Le présent éditorial ressemble au Biglotron, la machine inventée par le génial savant Slalom Jérémie Ménerlache dans le feuilleton « Bons Baisers de Partout », de Pierre Dac & Louis Rognoni : il « ne sert à rien, et par conséquent peut servir à tout ». Aujourd'hui, je parlerai d'un peu tout, car je n'ai rien à dire.

Virtualité

KWS parle de livres. Un livre, ce n'est pas rien : il a un poids, une épaisseur, ce que les éditeurs appellent "de la main". Alain Grousset (que les lecteurs français de SF connaissent bien) et Carl Delaisse proclament leur amour de l'objet livre dans un opuscule titré *Et s'il n'y avait plus de livres ?* (Marabout, août 2012, non paginé, 5,99 €), 100 textes d'une page, de toutes sortes (et de toutes longueurs en fait : ils trichent allègrement sur le corps typographique). Mon préféré — pour l'instant — est le numéro 21, dont le narrateur se pose la question de réarranger ses livres. Faire et défaire... « Mais finalement, qu'est-ce qu'on est heureux d'avoir passé la journée à tripatouiller des livres, les siens ! Au passage, on a fait une pile à lire ou à relire d'urgence. » Cette pile, chez moi, est hélas une incarnation de l'entropie : elle ne décroît jamais.

Longtemps je me suis peu soucié des questions d'encombrement. Les voyages étaient, au contraire, prétexte à gonfler mes valises du fruit d'innombrables explorations dans les librairies d'occasion

(sans parler des marchands de disques). Une ville n'était ville que par ses librairies, et si je plongeais parfois dans les pages jaunes pour repérer plus vite les stocks de pages jaunies, j'avais aussi des algorithmes d'exploration : rechercher le centre-ville, fuir l'industrie et les banlieues pavillonnaires ; éviter les avenues larges et bien éclairées (aux loyers commerciaux déjà prohibitifs pour un commerce relativement peu lucratif), s'engager dans les rues obscures, les préférer en pente. Cela me servit bien à Bayonne, Bruxelles ou Clermont-Ferrand, à Lyon encore il n'y a guère. A la longue, ce vagabondage urbain finit par me plaire en soi, autant que les découvertes livresques qu'il me permettait, et je pratiquais ainsi la dérive situationniste sans le savoir : allez lire *Psychogéographie !*, chroniqué dans ce numéro, pour en savoir plus. Mais la hausse des loyers a eu raison de bien des bouquinistes, qu'il faut désormais traquer dans les campagnes ou sur les marchés (je vous recommande La Bouquinerie à Saint Girons, Ariège, ne serait-ce que pour le local qu'elle occupe).

Et maintenant. Pour la première fois (à moins qu'un de nos collaborateurs m'ait fait des cachotteries), nous critiquons dans ce numéro un livre qui n'existe que sur fichier pdf. Un fichier, matériellement, ce n'est rien. C'est quand même un roman, une œuvre récente de Ian Watson (qu'on a un peu oublié depuis ses chefs-d'œuvres des années 70), qui n'a pas eu les honneurs du papier... mais je me suis rendu compte qu'ainsi, je trimballais l'œuvre beaucoup plus facilement dans mes voyages, durant lesquels j'ai de moins en moins envie de gonfler mes valises. Alors, le papier, nostalgie ou fétichisme ?

Faculté

Encore moins matérielles que les fichiers pdf sont les ressources en ligne. La forme imprimée à laquelle KWS s'attache avec une obstination qui confine

à la mauvaise foi semble, à vrai dire, de plus en plus néanderthalienne (Alain Huet m'écrivait il y a déjà deux ans pour me dire que *KWS* était un dinosaure, et de surtout « ne rien lâcher » !). *Res Futurae* est une revue sur internet (<http://resf.revues.org>) qui publie de longs articles d'études sur la SF. Elle est dirigée par Simon Bréan, qui est un fin connaisseur et analyste de la SF, et universitaire, ce qui ne gâte rien. Un de mes grands regrets est de ne pas avoir plus de temps pour le lire, mais j'ai au moins commencé son ouvrage *La Science Fiction en France, Théorie et histoire d'une littérature*, PUPS, 2012, 502 p., 22 €), une somme et un plaisir, sur laquelle je ne veux rien dire tant que je ne l'ai pas achevée. Nous essaierons d'en rendre compte dans le prochain numéro de *KWS*.

Vous aurez constaté que le sommaire de *KWS* comporte plus qu'à l'accoutumée (mais pas pour la première fois) des recensions d'essais. J'ai un faible, je l'avoue, pour de tels articles, qui en commentant le commentaire (voire le commentaire du commentaire) s'exposent au reproche de la masturbation intellectuelle. On peut aussi regretter le choix d'une certaine facilité : il est en général plus facile d'aborder un essai qu'une fiction. Et Eric Vial, qui nous fournit mainte chronique de tel ou tel docte ouvrage, est le premier à s'attendre au reproche de hors-sujet, qu'un lecteur pourrait nous objecter sans me scandaliser. Mais *KWS* ne peut ni toucher un grand public ni se tenir à jour de tout ce qui paraît en SF et fantastique ; j'aime bien qu'il puisse servir de lieu pour signaler des parutions marginales, éventuellement intéressantes, dont les autres lieux ne parleront peut-être pas.

Diversité

La revue que vous tenez entre les mains n'aurait jamais existé sans Sylvie Denis, qui l'a fondée et portée à bout de bras

pendant ses dix premiers numéros. Et il fut un temps où Micky Papoz y contribuait de façon soutenue (d'autres chroniqueuses nous ont prêté main-forte de façon plus épisodique, et même Ellen Herzfeld, qui en tant que 50% de Quarante-Deux, contribue aussi beaucoup à l'existence de *KWS* sur le web). Toutefois, depuis plusieurs années, nos pages étaient intégralement noircies par des auteurs appartenant à cette minorité de l'humanité qui est pourvue d'un chromosome Y. C'est pourquoi je ne peux que me réjouir de publier dans ce numéro une chronique d'Isabelle Arnaud, regretter qu'elle ne nous en ait donné qu'une, et désirer qu'elle, et d'autres femmes, nous en envoient beaucoup d'autres. Evidemment, si elles lisent ce qui précède, elles se rendront compte qu'elles mettent le pied dans un nid de fétichisme et de masturbation : il leur faudra courage et énergie. Mais je compte bien que nous trouverons d'autres contributrices qui en auront autant qu'Isabelle ; qui comme tous les contributeurs apporte à l'ensemble ses expériences de lecture, différentes de toutes les autres.

Annuités

Depuis quelques numéros de *KWS*, je ne peux m'empêcher d'interpréter sa numérotation comme des millésimes, du 20e siècle bien entendu, génération oblige. Celui-ci, 1973, m'est particulièrement cher : c'est l'année où je suis « tombé dedans » (et pourtant je n'étais pas vraiment petit). Oui, je sais, c'est l'année où le Watergate a coûté son poste à Richard Nixon alors qu'il avait réussi le retrait américain du Vietnam, c'est l'année de la Guerre du Kippour et du premier choc pétrolier, babioles que tout cela. C'est surtout l'année où je me suis rendu compte que je prenais mon pied en écoutant Deep Purple (l'album *Machine Head*) et, anecdote plus pertinente pour les lecteurs des présentes lignes, que je suis resté scotché toute une soirée, bien au-delà de mon heure de coucher habituel (car, longtemps, je me suis, etc), sur *Pour*

une autre Terre, d'A. E. Van Vogt. Avant cette date fatidique, j'allais grignoter des bribes de SF partout où je le pouvais, dans Jules Verne, dans Doc Savage, dans une foule d'ouvrages hors genre, mais je n'avais pas découvert les collections de SF. *Pour une autre Terre* était chez Marabout, comme Bob Morane, catalyseur essentiel, mais bientôt la seringue de la SF ne quitterait plus la saignée de mon coude. Pour des années, et encore aujourd'hui, sans doute.

Ayant maintenant parlé de sexe, de drogue, et de rock'n'roll, j'estime avoir atteint la hauteur de vue que l'on exige d'un éditorial, et vous laisse enfin plonger dans ce numéro.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Iain M. BANKS
The Hydrogen Sonata

Orbit, octobre 2012, 520 p.,
£ 20.00

édition française : *La Sonate hydrogène*, Robert Laffont, coll. « Ailleurs et Demain », 2013

Sur le chemin d'Ahen'tayawa, dans les contreforts du Mont Jamanathrus, de la chaîne des Querechui, sur la planète Cethyd, perdue au fin fond de la galaxie, Tefwe — un personnage mineur de notre roman — doit emprunter successivement un tramway, un funiculaire et un téléphérique. Elle est sur la trace de Ngaroe QiRia, un humain si incroyablement âgé que... Mais peu importe pour l'instant : ce qui m'intéresse en l'occurrence, c'est le goût obsessionnel de Banks pour le transport ferré de toute espèce. Qui fournit un stock d'images exotiques, à force d'être absentes de la SF américaine à laquelle nous sommes si habitués. Rien de surprenant, direz-vous : Banks est européen, l'Europe a conservé une tradition du rail bien plus présente que sur le continent américain.

La différence va plus loin. Le récit de SF est souvent récit d'exploration, de la découverte des espaces infinis du vide (image de la mer, ou du désert), et de pays vides. Peuplés, oui, d'indigènes plus ou moins pittoresques, mais vides de toute civilisation digne de se comparer à la nôtre. En revanche, Banks promène ses personnages dans une galaxie parsemée de civilisations évoluées, dotées de technologies avancées, d'une longue histoire, et de trésors de subtilités politiques et religieuses.

Il n'est pas le premier à avoir procédé ainsi. Mais peu ont porté la description au niveau de détail qu'il atteint. Maçon chargé de bâtir une maison, Banks ne se

contentera pas de monter un mur de façade, mais il le dotera de fenêtres gemellées, de meneaux, d'impostes, de ressauts, de colonnettes, de bas-reliefs, de clochetons, au point qu'on pourra oublier l'édifice pour se perdre dans la contemplation de la décoration qui l'engloutit. A force de digression et d'énumération, à force de suivre les mille et un fils de sa foisonnante tapisserie, de décrire mœurs et histoires de chacune des civilisations nées de son imagination, Banks est mené à l'interruption permanente, parfois au cours d'un même dialogue, plus souvent dans la construction de ses romans. On a le droit de s'en agacer. Je m'en délecte. On a le droit de me demander d'en venir à parler du livre qui nous intéresse. Je vais y songer.

Dans bien des romans de la série de la Culture, celle-ci ne trouve en face d'elle que des civilisations qui lui sont techniquement et moralement inférieures. La Galaxie semblait donc peuplée, certes, de civilisations complexes et fascinantes, certes, et néanmoins barbares au regard de l'imbattable Culture. Dans le précédent volume de la saga, *Surface Detail (Les Enfers virtuels)*, nous avons rencontré sur le mode comique une civilisation qui mettait tout son cœur dans l'imitation servile de la Culture (sans y arriver). Celui-ci nous offre un aperçu furtif de la naissance de la Culture, fruit de négociations menées dix millénaires auparavant entre une poignée de civilisations à peuplement humain — et nous plonge dans l'une d'entre elles, les Gzilt, qui auraient pu se fondre dans la Culture, mais ont, au dernier moment, décliné l'invitation.

Les Gzilt ont voulu préserver leur singularité par rapport à la Culture : tous adhèrent à une religion révélée, et les enseignements contenus dans leur *Book of Truth* ont, pendant au moins deux millénaires, anticipé assez précisément l'histoire des Gzilt, y compris leur rencontre avec une espèce voisine nettement plus avancée, les Zihdren.

Incontestable, la religion gzilt est à l'origine de la structuration bien particulière de leur société, où toute personne est considérée comme un réserviste de l'armée, et rattachée à un régiment donné — alors que fonctionnent par ailleurs une société civile et une démocratie, imparfaites et hiérarchisées, mais respectueuses des libertés.

Mais tout cet édifice est appelé à s'évanouir à l'occasion de la Sublimation des Gzilt. Banks avait déjà, au cours du cycle, semé des allusions à des civilisations Sublimées — disparues du monde matériel sensible, quoique présentes dans des dimensions supplémentaires de la réalité. *La Sonate hydrogène* fournit quelques détails supplémentaires. Rares sont ceux qui sont passés par le Sublime et en sont revenus, et plus rares encore leurs commentaires sur leur expérience, mais une chose est claire : la vie des individus continue dans cet Après, et personne n'a envie de revenir dans le monde ordinaire. Mais il faut s'y transporter en masse, ce n'est pas ouvert aux individus (on pense à la *rapture* des fondamentalistes bibliques). Dans l'univers de Banks, aucun mysticisme dans cette vie d'après la vie, sinon celui que peuvent lui attribuer ses enthousiastes. Ce qui n'empêche pas les Sublimations de ressembler à nos enterrements : occasion pour les civilisations de se rencontrer, de se disputer l'héritage (ici, deux civilisations « charognardes » sont rivales pour l'exploitation des restes des Gzilt), et d'apurer leurs comptes moraux en confessant les secrets embarrassants de leur passé. Les Zihdren s'étaient Sublimés bien avant les Gzilt, mais restent représentés par des « restes » (les Zihdren-Remnanters) et veulent présenter un message très spécial aux Gzilt. On comprend vite que le *Book of Truth* va prendre du plomb dans l'aile, et que cela pourrait ébranler la résolution sublimante des Gzilt...

Le roman, sans surprise, offre des tableaux multiples, de l'exotisme, une foule de péripéties, et de personnages.

Deux humains se détachent de cette galerie. Septame Banstegeyn est un méchant comme Banks aime les créer : avide de pouvoir et prêt à toutes les trahisons. Curieusement, il focalise toutes ses énergies vers l'accomplissement de la Sublimation. A l'opposé du spectre social, Vyr Cossont est une personne ordinaire, une musicienne à qui sa rencontre fortuite avec QiRia, des années auparavant, confère soudainement une importance cruciale. Et lui vaut d'être entraînée dans une dangereuse équipée galactique. Car si Vyr est officiellement *Lieutenant Commander* dans l'universelle armée Gzilt, son expérience militaire se limite à peu près à la fanfare de son unité, et elle ne dispose pas de copie de sauvegarde.

Vyr Cossont s'est donnée un but dans la vie, a *life task*, consistant à jouer dans son intégralité le morceau de Vilabier connu familièrement sous le nom de *Hydrogen Sonata*. Un morceau déroutant, qui doit être joué sur un instrument créé spécialement dans ce but, l'*elevenstring*, pour lequel il est recommandé de se faire greffer une paire de bras supplémentaire — opération à laquelle Vyr a consenti, malgré les protestations de sa mère. Tout cela pour un morceau dont l'opinion générale considère qu'il est au mieux intéressant, mais sans doute inécoutable (et que son auteur, nous l'apprendrons plus tard, avait écrit pour ridiculiser la mode des musiques expérimentales). On comprendra que Vyr manifeste régulièrement des doutes sur le bien-fondé de son *life task*, mais l'ayant choisi, elle maintient son engagement.

Arrivés à ce point, nous pouvons nous douter qu'un roman qui a pris ce détail pour titre risque, comme d'autres volets du cycle de la Culture, à commencer par *Consider Phlebas (Une forme de guerre)*, d'être surtout *full of sound and fury, signifying nothing*. Et de chasser abondamment le McGuffin (selon votre prédilection pour Hitchcock ou Shakespeare). Oui et non... je vous en laisserai juges. Car, qu'elle ait un sens ou non, la lecture de *The Hydrogen Sonata* est un

délice. Si les personnages humains peuvent décevoir, les vaisseaux de la Culture, avec leur personnalités de piliers de bistrot, ne manquent jamais de nous distraire. Ne serait-ce que par les noms qu'ils se choisissent : deux de mes préférés cette fois-ci sont *Just The Washing Instruction Chip In Life's Rich Tapestry* et *Refreshingly Unconcerned With The Vulgar Exigencies Of Veracity*. Un groupe de vaisseaux (dont ces deux-là ne sont pas les plus importants) a décidé qu'il fallait, pour leur propre satisfaction, lancer une enquête sur la question du *Book of Truth*, et rien ne les arrêtera. Même si ça ne sert à rien : les Gzilt, quand ils y pensent, ont perdu leurs illusions sur leur religion, mais tout le monde a besoin de croire, peu importe à quoi. Même si cette fois-ci, les vaisseaux de la Culture doivent faire face à des adversaires à leur mesure (et nous aurons notre comptant de scènes de combat spectaculaires).

Mine de rien, Iain Banks, qui n'était pas religieux, flirte dangereusement avec le mystique. Après les enfers virtuels de *Surface Detail*, le voici qui s'attaque au sens de la vie — ou à son absence — et aux paradis prouvables qu'on atteint en se Sublimant. À la fin du livre, suite à de circonstances compliquées élaborées à plaisir par l'auteur, et qu'il serait trop long d'expliquer ici, Vyr Cossont et Berdle (l'avatar du vaisseau *Mistake Not...* qu'elle suit dans sa quête) se trouvent forcés de remonter à la nage un réservoir d'eau de plusieurs centaines de mètres de haut, dans lequel on s'introduit par des sphères souples qui se dilatent : difficile de ne pas voir dans cette naissance à l'envers une autre approche de la mort. Je suis conscient du fait que le décès tragique de Banks colore mon regard sur son œuvre, et qu'au moment d'écrire ce livre, il n'avait aucune raison de douter de son espérance de vie et de ne pas s'envisager un avenir à la Ngaroe QiRia. Pourtant, grandes questions sur la vie et notations pessimistes s'invitaient indubitablement au festin de bagarre et d'exotisme qu'il nous offrait à chaque volume, volant la

vedette aux leçons implicites de morale politique. Reste, envers et contre tout, le plaisir.

—Pascal J. Thomas

Essai

**Olivier BATTISTINI,
Jean-Dominique
POLI,
Pierre RONZEAUD,
Jean-Jacques
VINCENSINI (dir.)
*Dictionnaire des lieux
et pays mythiques***

Robert Laffont, « Bouquins »,
2011, XXXIV-1304 p., 32 €

On ne trouvera pas que de la science-fiction dans un tel ouvrage, certes, mais il y en a comme il y a de la pomme dans l'improbable liquide ingurgité par les Tontons flingueurs (dont la cuisine aurait pu figurer parmi les entrées, n'était un esprit de sérieux compact). Dans le rôle de la betterave, on a de la *fantasy*, ce dont on ne se plaindra pas trop. Et entre les deux, du voyage extraordinaire.

En gros cet article est supposé fonctionner (s'il fonctionne et s'il n'a pas donné un légitime urticaire à notre éminent rédacteur en chef) comme une sorte de catalogue partiel et d'instrument thématique... Comme une contribution de l'auteur à la déforestation, aussi, à vrai dire. Certains y trouveront peut-être leur compte, ou des pistes.

On trouvera donc, par ordre alphabétique et reclassés ici de façon sans doute discutable, d'abord des lieux de contes et légendes, et au premier chef des lieux antiques, qu'ils s'appuient ou non sur une réalité concrète avec Abydos, l'Achéron, l'île d'Achille, Albe la Longue, le pays des Amazones, l'île Anaphé, l'île

Anthémoessa et ses sirènes, l'Anio, Anticyre où croît l'ellébore, l'Arcadie des Grecs puis de la littérature et en son sein le mont Cyllène, la prairie des Asphodèle qui comme chacun le sait est une région des Enfers, l'Atlantide bien évidemment et icelle peut-être platonicienne ou médiévale, le lac Avernus qui est la porte des enfers qu'empruntait Enée. Et ce n'était que la lettre A à titre d'échantillon.

On notera aussi la Colchide des Argonautes, l'Hyperborée (à propos de laquelle sont convoqués Guénon, Pauwels et Bergier), la Porte en plein ciel de Parménide, ou la roche Typhaonienne où naquit le dragon gardien de la toison d'or. Tant pis si l'*Histoire naturelle* est attribuée à Pline le Jeune et non l'Ancien, et si tel contributeur tient à décrire la Gaule à travers César, et prend de très haut les historiens qui osent la peindre comme bien moins boisée que ça. Le Paradis fournit une transition vers l'époque médiévale, entre le pays de Wakwak des géographes arabes, la Cité de Dieu augustinienne, le pays des Nibelungen, les montagnes Caspiennes où Alexandre aurait laissé enfermés Gog et Magog, nombre de lieux venus des chansons de geste et en particulier du corpus arthurien, comme la Douleuse, la Forêt aventureuse, la Fosse Arthour, le royaume de Logres et Tintagel ; les îles Flottantes, les Ponts en général et la terre du Prêtre Jean. Comme il en est aussi de moins connus, il y a de quoi alimenter l'imaginaire d'auteurs en panne. L'époque moderne est moins représentée en quantité, mais non en qualité, entre la terre des Barbus de légendes russes (sans rapport hélas avec Pierre Dac), l'El Dorado, la ville d'Ignate des Cosaques et, en avançant toujours dans le temps, Kitège pour les vieux-croyants, le pays de Mouravia imaginé en Russie au lendemain de la révolution et de la guerre civile, on en revenant en arrière le continent perdu de la Lémurie. Et puis un pays devenu plus ou moins imaginaire tant chargé de rêves comme le Monomotapa.

On passera sur quelques dizaines de lieux réels, d'Actium au Pirée, de Babylone à Bagnoles de l'Orne et de Delphes au monastère de Port-Royal, sur quelques épisodes historiques dont on se demande ce qu'ils font là (mais les rapports entre l'Afghanistan et l'Allemagne à partir de la Première Guerre mondiale, bien peu connus, passionnants et longuement narrés, valent le détour, et quelques autres épisodes aussi).

S'y ajoutent (mais avez-vous vraiment cru que c'était fini ?) des lieux réels, mythifiés, que l'on hésite parfois à qualifier de lieux même s'ils en furent effectivement comme l'Académie de Platon (l'Académie française semble, elle, tout de même, quelque peu à la limite de ce que l'on imaginerait être le sujet), l'Alamut du Vieux de la Montagne et de la secte des Assassins, les Aliscans ou Alysamps d'Arles, le Bosphore, Carthage, la maison de Romulus ou casa Romuli, le mont Cithéron, le Comitium qui est encore une fois une partie du forum romain et le Ficus Nauia qui s'y élevait, ou la Niger Lapis, la pierre noire qu'on y trouve, le Forum Boarium au pied du Palatin expédié en quatorze lignes à juste raison semble-t-il mais était-il raisonnable d'ouvrir une rubrique pour lui, le Forum de Trajan et de façon générale le Forum romain (avec en prime le temple de Janus, et le Lacus Curtius, toute proche la grotte du Lupercal), la Croix de Kerbellec « non loin de Saint-Brieuc », Emésa (ville sur l'Oronte), d'une certaine façon l'Espace stellaire vu par les Anciens... Nous devons abréger, et mentionner en passant seulement le Pays natal d'Aimé Césaire, le San Francisco des hippies, Stonehenge, le désert chez Le Clézio et Saint-Exupéry, la Catalogne d'Orwell, le Tibet d'Hergé et l'Afrique de Roussel.

Après cet échantillon de ce que l'on peut glaner côté *fantasy*, on peut passer aux choses sérieuses. Donc à la SF. Ou à ses ancêtres les plus directs. La moisson, moins abondante, n'a rien de négligeable. On trouvera en effet l'Ajao de Fontenelle, la Terre Australe, *L'an 2440* de Louis-

Sébastien Mercier à l'article Bibliothèque (et qualifié d'uchronie... pauvre Renouvier, d'autant que plus loin le monde de Tolkien est aussi appelé ainsi...), le Royaume souterrain chez Casanova et Potocki, ceux de Bustol chez Simon Tyssot de Patot, de Congo dans *La Terre australe connue* de Gabriel de Foigny, de Coquetterie chez François Hédelin abbé d'Aubignac, d'Eloquence chez Furetière, de Gala chez l'abbé André-François Ruaud de Brancais-Villeneuve, *L'île Frivole* de Coyer et celles de Calejava de Claude Gilbert, de Manghalour de Louis Rustaing de Saint-Jory, de Naudely de Pezron de Lesconvel, des Galligènes de Charles-François Tiphaigne de la Roche (et la Giphantie du même), et puis l'empire de Cantahar de Varennes de Mondasse, la Mégapatagonie de Restif de la Bretonne, la ville d'Orbe de Barthélemy Aneau, la Romancie de Guillaume Bougeant, Salente chez Fénelon, le Soleil chez Cyrano, le pays de Tendre, et puis la Terre intérieure, et l'île de Wayserdanos dans *Les Voyages curieux d'un Philadelphie dans des pays nouvellement découverts*, texte anonyme qui se trouve être le dernier cité, sinon la dernière notice, du dictionnaire. On pourra y ajouter sans problème la Lune à la même époque moderne et quelques autres, oubliés ici. Et de menues choses remontant au XIXe siècle ou au début du XXe : la Bosphoranie du russe Alexandre Weltman (1833), les Carpates de Jules Verne (évoqué aussi à l'article « Mine au XIXe siècle ») et celles de Bram Stoker, les textes de Kurt Lasswitz (1848-1910), la Maison du docteur Jekyll, Kareol chez Wagner (Richard) et *L'Autre côté* du roman homonyme d'Alfred Kubin (1909). Par delà la Grande Guerre, on trouvera les *Falaises de marbre* de Jünger, peut être la Ville de N, dans le roman du même nom de Léonid Dobytschine (1935) Shangri-la dans *Horizons perdus* de James Hilton (1933), Jean Ray convoqué à propos d'Ultima Thulé, et Arkham. Plus entre imaginaire et littérature générale *Le Meilleur des mondes* d'Huxley, *La Ferme*

des animaux d'Orwell et Océania pour parler de 1984 du même, ou encore la ville des fous de Per Odensten (1981) ou Waterland de Graham Swift (1983). On trouvera même de la SF pure et dure, non pas avec les « Mondes parallèles » qui partent plutôt du côté de chez Kafka, du double et des mondes oniriques (comme dans *Les Fleurs bleues* de Queneau) mais avec des textes sur l'espace interplanétaire dans la *Guerre des étoiles* (consternant), *Solaris* de Lem et de Tarkovski, *Mars la rouge* de Kim Stanley Robinson et la terraformation comme mythe moderne (il est dommage que le rédacteur semble tout ignorer des antécédents), les *Monadés urbaines* de Silverberg pour lesquels Klein est évoqué mais sans référence bibliographique en fin d'article ou de volume...

Bref, beaucoup de *fantasy*, un peu de voyages imaginaires, un peu de SF plus ou moins bien traitée... Avec en prime de quoi s'énerver parfois, de quoi s'interroger sur les libertés que peuvent prendre certains universitaires quand ils s'aventurent sur des terres réputées non légitimes (mais aussi sur d'autres qui, culture antique oblige, sont reconnues telles). Mais à coup sûr de quoi faire des découvertes, de quoi avoir envie de retrouver tel ou tel livre, et si pour ce qui est de le lire effectivement, ce sera parfois une autre histoire, ce n'est déjà pas mal...

—Eric Vial

Essai

Julie BOCH
Approches de la
pensée des Lumières

Épure, septembre 2012,
 542 p., 25 €

Julie Boch est morte dans un accident d'automobile à l'été 2011, sur une route de Sibérie. Dans le présent volume, en hommage, ses collègues universitaires rémois ont rassemblé vingt-sept de ses

articles épars. Elle était spécialiste du siècle des Lumières, et passionnée de voyages – même si ces quelques mots sont bien évidemment très impuissants à la résumer. Je ne peux qu'inviter ceux qui penseraient que cela n'a pas de lien avec ce qui intéresse d'ordinaire KWS à parcourir ou reparcourir l'indispensable et pondéreuse *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science fiction*, de Pierre Versins. Certes, le lien n'est pas systématique, et il faudrait sans doute des trésors de mauvaise foi pour l'établir à partir de la majorité de ces textes. Mais d'autres, en nombre non négligeable, abordent très directement les frontières du genre, par ses ancêtres et leur postérité. C'est en particulier le cas lorsqu'est traitée « la question de l'allégorie dans la Querelle d'Homère (1714-1716) » sauf à exclure l'Odyssée de l'arbre généalogique des littératures de l'imaginaire. Et on se rapproche encore davantage de ce qui nous intéresse, surtout si l'on pense à l'imaginaire de la proto-science-fiction, avec « Les périodiques et la comète de 1680 » ou « Une rhétorique de la superstition : *La Comète* de Fontenelle (1681) », puis avec « Catastrophe et utopie : le motif du naufrage dans les récits de voyages imaginaires du XVIIIe siècle ». Et surtout avec deux articles consacrés à Tiphaigne de La Roche (1729-1774) que l'on supposera universellement connu tant Versins en parle, à son nom et dans l'article « ils sont parmi nous », et cinq au comte de Caylus (1692-1765) certes absent de la même somme mais grand producteur de contes à côté de travaux sur l'antiquité, et qu'il convient de ce fait de placer parmi les ancêtres de la *fantasy* – certes plus que des conjectures romanesques rationnelles... Voilà qui pourra inspirer quelques lecteurs, sait-on jamais... L'intérêt de signaler, au nom de la « complétude », des articles que l'amateur n'irait peut-être pas chercher se mêle ici avec les devoirs de l'amitié, et du souvenir.

—Eric Vial

Science Fiction

Serge BRUSSOLO

Frontière barbare

Gallimard, « Folio SF », n° 450,
avril 2013, 432 p., 7,60 €

David Sarella est exovétérinaire et son métier l'amène à côtoyer les créatures les plus étranges venues du fin fond de l'espace. Des entités que certains n'hésitent pas à transformer en armes vivantes pour des guerres sans fin. Ses talents si particuliers l'entraînent, avec son épouse Ula, infirmière de son état, sur la planète Mémoriana. Ensemble, ils vont participer à une mission de l'Organisation des Planètes Unies qui vise à mettre un terme à un conflit local d'une violence extrême sur cette planète de la frontière barbare.

Cela faisait déjà quelques lustres que Serge Brussolo avait délaissé la science-fiction pour se consacrer au thriller et au roman pour la jeunesse. *Frontière barbare* permet de retrouver l'auteur inventif qui, dans les années 80, révolutionna la vénérable collection « Anticipation » du Fleuve Noir, avec des œuvres aussi originales que *Les Lutteurs immobiles* (1983) ou *Les Fœtus d'acier* (1984). Et c'est bien ce Serge Brussolo qui est aux commandes de *Frontière barbare*, avec cette même folie créative et ses obsessions récurrentes. On se doit de remarquer que les armes vivantes, qui ne sont que l'un des nombreux thèmes de ce nouveau livre, n'ont pas grand-chose à voir avec celles imaginées par Christin et Mézières dans les aventures de Valérian. Elles sont plutôt les héritières des machines de guerre qui hantent *Rinocéros*, un Brussolo paru en 1992. Après les mécaniques qui ressemblent à des animaux, il invente ainsi des bêtes qui deviennent des armes. L'auteur crée donc un bestiaire impressionnant avec des

pachydermes lance-flammes, des ptérodactyles bombardiers et d'étonnants hydrodermes.

Frontière barbare permet également de retrouver David Sarella, le personnage masculin protéiforme que Serge Brussolo utilise dans bon nombre de ses romans de science-fiction. On l'a déjà croisé dans *Enfer vertical en approche rapide* (1986) comme dans *Capitaine Suicide* (1992), mais il est aussi présent dans certains des thrillers du romancier tel que *Le Sourire noir* (1994). À l'image de la plupart des David Sarella que l'on rencontre dans l'œuvre de Serge Brussolo, l'exovétérinaire de *Frontière barbare* n'a rien d'un héros invincible. Il n'est qu'un être humain normal pris au piège d'une situation totalement anormale inventée par son géniteur. Complètement accro à une épouse génétiquement modifiée, David ne peut se résoudre à sa disparition. Tel un Orphée du futur, il va tout faire pour la ramener d'entre les morts, sans même songer aux conséquences de cet acte contre nature.

C'est donc un Serge Brussolo en grande forme qui, avec ce roman fourmillant d'idées, d'énergie et de rebondissements, jusqu'à ses ultimes pages, revient vers ses premières amours. Reprenant bon nombre de ses thématiques, il nous renvoie, avec une vivifiante nostalgie, aux meilleurs de ses livres parus, au siècle dernier, dans les défuntés collections « Anticipation » du Fleuve Noir et « Présence du futur » de Denoël.

Après avoir lu ce livre, on ne peut qu'espérer que le romancier continuera encore longtemps à visiter cette *Frontière barbare* où tout est possible, surtout lorsque l'on a l'imagination débordante de Serge Brussolo.

—Philippe Paygnard

*Fantastique***Maxime CHATTAM*****Leviatemp***Pocket, n° 14552, mai 2012,
576 p., 8,40 €

Jeune romancier à succès, Guy de Timée a abandonné son épouse et sa vie dorée lorsqu'il s'est rendu compte qu'il ne pourrait jamais rivaliser avec Conan Doyle. Réfugié dans une maison close, où il joue les hommes à tout faire, il n'a pas renoncé à l'espoir d'écrire le roman policier de ses rêves, même s'il se contente d'un quotidien des plus banal. Quand l'une des pensionnaires du Boudoir de Soi est retrouvée morte dans des circonstances aussi mystérieuses qu'effrayantes sans que la police semble s'y intéresser, Guy décide de mener sa propre enquête. Il sera épaulé dans cette aventure par la charmante Faustine, amie de la défunte, et par Martial Perroti, inspecteur débutant, qui était follement amoureux de la disparue.

Auteur de thrillers contemporains, ayant cependant plus d'une fois hanté les terres de la science-fiction, Maxime Chattam entraîne ses fidèles lecteurs dans de nouvelles contrées. En effet, le récit de son *Leviatemp* se situe à la fin du XIX^e siècle, alors que se déroulent les derniers préparatifs de l'Exposition Universelle de Paris. À l'évidence, le romancier prend plaisir à décrire ce monde aujourd'hui révolu et tout particulièrement, mais sans voyeurisme aucun, les coulisses de cette maison close où son héros a trouvé refuge. C'est même l'un des plus gros reproches que l'on puisse faire à ce roman, car il faut attendre plus de 200 pages avant que l'action démarre vraiment. Fort heureusement, les personnages de Guy, Faustine et Perroti, sont suffisamment intéressants pour que ce livre ne tombe pas des mains du lecteur perdu dans les méandres du vieux Paris.

Quant à essayer de cataloguer ce récit, c'est pratiquement mission impossible. Il ressemble tout d'abord à un véritable roman historique, avant de virer au mystérieux tendance ésotérique, obliquant ensuite vers l'investigation amateur, pour se conclure dans le plus horrible des fantastiques.

Loin d'être le plus percutant des écrits de Maxime Chattam, *Leviatemp* est avant tout un livre qui vaut par ses ambiances doucement surannées. A cela s'ajoute la description d'un monde qui, sous le vernis d'un modernisme symbolisé par l'Exposition Universelle, reste d'une rare violence. Au surplus, le portrait du personnage principal, Guy de Timée, est particulièrement réussi. C'est donc avec le plus grand intérêt que l'on suit le parcours quasiment initiatique de ce bourgeois. Car, s'il a fait preuve d'une réelle lâcheté en abandonnant sa femme et ses ambitions littéraires, il finit par se révéler d'un fol héroïsme face au terrifiant tueur qui hante la capitale.

—Philippe Paygnard

*Fantastique***Maxime CHATTAM*****Le Requiem des abysses***Pocket, n° 14553, mai 2013,
608 p., 8,40 €

Après les tragiques événements qu'ils ont vécus, Guy de Timée et Faustine ont trouvé refuge dans l'anonymat de la campagne française. Hébergé par son ami, Maximilien Hencks, dans sa propriété du Vexin, Guy n'a toujours pas recouvré l'envie d'écrire. Une disparition, puis un crime tout aussi horrible que ceux dont il a été témoin à Paris, remettent Guy sur la route d'un impitoyable assassin, vivante incarnation du Mal.

C'est sans déplaisir aucun que l'on retrouve Guy de Timée, romancier plein de doutes. Comme ce *Requiem des Abysses* est la suite directe de *Léviatemp*s, cela permet à Maxime Chattam d'entrer directement dans le vif du sujet, même si le sujet est ici le plus terrifiant des massacres, celui de toute une famille. Nul besoin de longues descriptions pour faire découvrir à ses lecteurs le petit village isolé de tout qu'est Saint-Cyr, à l'aube du XXe siècle, loin de la Fée Électricité et de son cortège de progrès.

Fasciné par le Mal et malgré l'opposition des gendarmes en charge de l'affaire, Guy de Timée se transforme en véritable détective pour enquêter sur l'assassinat des Lornan. Dans cette première partie du roman, il rivalise avec Auguste Dupin et Sherlock Holmes dans l'art de la déduction. En résolvant un rébus laissé par l'une des victimes, il donne un nom à son adversaire : le Croquemitaine. Ainsi baptisé, le criminel qui terrorise le Vexin pourrait être le devancier des Leatherface, Ghostface et autre Jigsaw qui hantent les slashers au cinéma.

En ramenant ses héros à Paris, pour conclure tout à la fois ce roman et le diptyque qu'il constitue avec *Léviatemp*s, Maxime Chattam rajoute à ce qui pourrait n'être qu'un rétro polar une bonne dose de magie noire et de sciences occultes. Cette addition de dernière minute donne finalement une légère couleur fantastique à ce livre, avec, notamment, le retour d'outre-tombe du diabolique Hubris. D'autant que Maxime Chattam n'élucide que très partiellement le mystère des momies qui inaugure cet ouvrage et ne livre pas tous les secrets de la folie meurtrière d'Hubris, même si son identité est enfin dévoilée avant la fin du récit.

Par ailleurs, Maxime Chattam semble poursuivre son jeu de références shakespeariennes. Ainsi, après le Caliban, emprunté à La Tempête, de *In Tenebris* (2003), il baptise le château de Maximilien Hencks du nom d'Elseneur et lui donne un certain Yorick comme

gardien, renvoyant forcément à Hamlet. Continuant dans la série des clins d'œil, il permet à son héros de surnommer son mystérieux adversaire Moriarty, Némésis bien connue de Sherlock Holmes de Sir Arthur Conan Doyle. Quant au docteur Faulsôme du village Saint-Cyr, il fait irrésistiblement songer au légiste de *L'Âme du Mal* qui s'appelle Folstom.

L'épilogue d'une demi-douzaine de pages qui vient conclure le livre semble indiquer que la carrière romanesque de Guy de Timée est définitivement terminée.

Même si l'action emporte immédiatement le lecteur de ce *Requiem des Abysses*, la rupture de rythme avec le retour sur Paris et la résurgence de l'intrigue de *Léviatemp*s font perdre une bonne part de son intensité à ce roman qui reste divertissant s'il n'est pas inoubliable.

—Philippe Paygnard

Essai

Merlin COVERLEY
Psycho-géographie !
(Psychogeography)

Les Moutons Electriques,
« Bibliothèque des Miroirs »,
2011, 196 p., 21 €

La psychogéographie serait, selon les Situationistes qui introduisent le terme dans les années 1950, à l'intersection de la psychologie et de la géographie. Plus spécifiquement — et de façon moins théorique — le terme est lié à une pratique de la « dérive », une flânerie urbaine systématisée, occasionnellement parée de vertus scientifiques. Mais pour Coverley, et pour André-François Ruaud et l'équipe qu'il a réunie autour de cette édition française augmentée (Olivier Bailly, Julien Bétan, David Calvo, Raphaël Colson, Guy Darol, Damien Dion, Sara Doke, Patrick Marcel & André-François Ruaud pour les

textes ; Isabelle Ballester, Daylon, Patrick Imbert & Jean Ruaud pour les photos), il s'agit surtout d'un penchant littéraire aux manifestations multiples, et bien plus anciennes.

Si j'ai toujours vu, personnellement, les villes comme une forme d'écriture du cerveau humain, qui s'imprime sur le paysage naturel, la psychogéographie se situe sur le versant lecture du phénomène : face à la ville, le protagoniste écrivant découvre, se noie, relate, et réinterprète... voire reconstruit. Coverley fait remonter le phénomène à Daniel Defoe avec son *Journal of the Plague Year* (autant dire à l'origine du roman, du *novel*, pour les anglophones). Mais le véritable père fondateur serait Thomas De Quincey, qui associe dans un même élan l'errance urbaine et les rêveries procurées par l'opium.

Le livre suit les résurgences de cette discrète tradition, en passant par les surréalistes, Walter Benjamin, J. G. Ballard, Iain Sinclair... auxquels les contributeurs français ajoutent Fritz Leiber, Robert Giraud (et d'autres chantres du Paris populaire, en voie de disparition dans les années 1950), et même Jirô Taniguchi ou Roland Wagner. Très grande diversité d'approches et de ton dans les auteurs (ou artistes) considérés, donc. Un point commun, cependant, la volonté du voyage sans but, ou plutôt du voyage vu comme trajet plus que comme destination, mais un trajet qui se replie sur lui-même, en évitant les monuments et les places centrales, pour s'immiscer dans la vie intime de la bête urbaine. On peut y retrouver la réhabilitation des sans-grades, la poésie des bistrot, des théories mystiques sur les alignements d'églises (que l'on espère moins qu'à moitié sérieuses), le regret de la démolition des vieux quartiers ou la tentative d'investir les espaces censés sans vie des nouveaux...

L'ouvrage passe sans doute trop vite sur chaque sujet, nous exposant à un rapide panorama, donnant envie d'aller creuser (sa fonction première, après tout). Il est

un peu attrape-tout, aussi. J'ai parfois eu l'impression que tout ce qui plongeait un ou l'autre des collaborateurs du recueil dans un état de contemplation dépaysante se trouvait ipso facto promu phénomène psychogéographique. Et les assertions régulièrement répétées sur le développement et la vogue actuelle de ladite psychogéographie m'ont laissé dubitatif. On aurait du mal à me faire croire que la notion s'est installée au centre de notre culture. Mais elle fournit un point de vue original, un nouveau principe de classification ou d'éclairage d'une foule d'œuvres littéraires. A l'heure où la dématérialisation du commerce risque d'avoir raison d'une bonne partie des raisons qui nous faisaient courir ruelles et avenues, il est bon de se remémorer que l'humain cultivé entretient avec la ville une relation fantasmée, qui déborde du rapport commercial.

—Pascal J. Thomas

Fantasy

Thierry Di ROLLO

***Elbrön* —**

Bankgreen Livre Second

Le Béliat', septembre 2012,

358 p., 20,00 €

Sur Bankgreen, tout a une raison. Dans le ciel mauve et noir, on peut ainsi suivre le vol des Runes qui cherchent l'armure du dernier des Varaniers, Mordred. Alors que, sortant des brumes de l'Okar, les Elbröns, habités par la haine, semblent vouloir modifier à jamais la stabilité de ce monde complexe. Nés du génocide qui a conduit à la disparition de la race des Digtères comme de celle des Arfans, les Elbröns sont animés par un irrésistible esprit de vengeance. Les cibles de cette implacable vendetta sont bien évidemment les Shores, héritiers par défaut des terres de Bankgreen. Seul Mordred le Varanier, celui qui a accepté de perdre

tous ses souvenirs pour revenir d'entre les morts, peut, par le fil de son épée, rétablir l'équilibre de Bankgreen.

Monde-univers, Bankgreen n'a décidément pas encore livré tous ses secrets. Aussi, après un premier roman et une nouvelle¹, Thierry DiRollo invite-t-il tout naturellement ses lecteurs à une nouvelle visite de cette planète à la mythologie touffue. On retrouve bien évidemment toute la poésie des mots et le rythme si particulier imposé par l'auteur avec un découpage nerveux en chapitres parfois très courts. Poursuivant la narration initiée dans *Bankgreen*, DiRollo fait ainsi revenir d'entre les morts le personnage emblématique qu'est Mordred le dernier des Varaniers. Par le biais de flash-backs, il dévoile quelques secrets sur les origines de cette créature aussi mystérieuse que complexe pour qui la mort est sa raison de vivre, si tant est qu'un être caché au cœur d'une armure puisse être qualifié de vivant. S'il sait présenter ce personnage de manière particulièrement intéressante, surtout dans son rapport avec la mort, DiRollo ne cherche nullement à le rendre sympathique, mais fait de lui le point central de son récit et le point d'équilibre de son monde mauve et noir. L'un des meilleurs portraits de Mordred est sans doute celui fait par Dyan, le grand rat noir. En effet, ce dernier le décrit comme un être qui écume Bankgreen, semant la mort sur son chemin en prétextant une fin atroce à ceux qu'il croise pour justifier le couperet de sa lame.

Comme pour le premier volume, récompensé par le Prix Elbakin du meilleur roman de *fantasy* 2011, la lecture d'*Elbrön* demande un certain effort, car, avec le monde mauve et noir de Bankgreen, Thierry DiRollo fait acte de pure et totale création. Ceux qui ont lu et apprécié le premier tome de ce diptyque pourront sans peine se laisser happer par la narration fascinante de l'auteur. Par

1. Totalement intégrée à *Elbrön*, la nouvelle « L'Éclaireur » a été publiée dans le 65e numéro de *Bifrost*, daté de janvier 2012.

contre, ceux qui n'ont pas déjà visité l'univers du dernier des varaniers risquent, même si ce second tome se révèle bien moins elliptique que le premier, de se sentir exclus de cet univers si sombre où la vie semble n'être que vanité même pour les immortels.

Complètement dans le ton de l'ouvrage, avec ses couleurs à dominantes mauves et noires, la couverture permet de retrouver la beauté éclairante au corps nu et parfait, à la peau bleu clair, d'une Rune telle que décrite par le romancier et illustrée par Elian Black'Mor, en toute liberté artistique.

Avec *Elbrön*, Thierry DiRollo clôt, avec brio, son escapade en *fantasy*, avant de revenir à ses premières amours, le roman noir et la science-fiction pour des projets à moyen et long termes prévus chez actuSF et au Béliar'. En deux volumes, il aura su imaginer un superbe univers habité par des figures inoubliables qui feront, c'est certain, longtemps vivre cette nouvelle mythologie mauve et noire.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Claude ECKEN

La Peste verte

Armada, « Memoria »,
mars 2013, 186 p., 10 €

Les éditions Armada, c'est Jérôme Baud, que nous connaissons et apprécions infiniment comme rédacteur de fanzines et organisateur de conventions. Il s'est lancé dans un projet d'édition et de réédition d'œuvres de SF francophone, ce qui est utile et fort intéressant. Beaucoup de livres ont été injustement oubliés, voire n'ont même pas vu la lumière du jour — *Oniromaque* de Jacques Boireau, paru dans une autre collection de la maison, est en attente sur mon étagère. Mais Armada nous allèche avec l'annonce d'autres œuvres de Boireau et de Stolze, et aussi *L'Hétéradelphe de Gane*, d'Yves Frémion

(Prix Rosny aîné 1990, publié par un éditeur trop vite disparu avec tout son stock victime d'un incendie), et *L'Erreur de France*, de Francis Valéry (qui n'avait connu qu'une sortie confidentielle malgré son indéniable valeur). Un projet à suivre et à soutenir, donc.

La Peste verte jouit d'un pedigree plus modeste : il était paru en 1987 dans la collection « Gore » du Fleuve Noir, à la vulgarité assumée tant dans le propos commercial que dans la présentation graphique. La couverture de la présente réédition l'annonce donc comme du « fantastique ». Objection, votre horreur ! Si le livre a son quota de scènes dégoûtantes et sanguinolentes, qui se distinguent plus par l'intensité et l'imaginativité que par la quantité, ce qui est un point excellent. On y côtoiera également les tréfonds retors de l'âme humaine. Mais le mécanisme sur lequel reposent les événements extraordinaires au cœur du livre est présenté comme scientifique : un usage de la mycologie, version dermatologie, qui atteint certes des proportions champignaciennes², et la vaste portée potentielle desdits événements, classent clairement le livre dans la science fiction, catégorie anticipation proche, sous-division savant fou.

Nous sommes à Marseille. Dans les bars plus ou moins louches du port ou des quartiers Nord, prostituées et prolétaires se grattent de plus en plus souvent, et se couvrent de pustules. La peau est un organe auquel nous ne prêtons pas assez attention. Mince, mais omniprésent et nécessaire à la vie. Et les mycoses qui prolifèrent dans Marseille sont de plus en plus graves, de plus en plus résistantes au traitement, et surtout répandues en secret par le professeur Thalle, mycologue habité par des délires de vengeance. Une de ses victimes arrive à l'agonie dans le cabinet du docteur Jean Tallier, dermatologue en vue, qui se trouve involontairement mêlé à l'enquête que vont entamer Brigitte

Guernes, sœur de la défunte, et l'inspecteur Tabouriechan.

Le livre n'est pas structuré comme un roman policier, en ce sens qu'il n'y a pas vraiment d'enquête, et que les personnages ont une rationalité à intermittence. Le livre est court, et il n'est pas parfait : la révélation finale est annoncée (ce qui est normal), mais trop vite et lourdement (d'autant qu'elle ne manque pas d'antécédents littéraires), le magnifique paysage urbain marseillais est trop peu exploité, les personnages ont des comportements étranges, parfois mal expliqués, les multiples changements de point de vue sont parfois superflus... A côté de cela, il possède d'impressionnantes qualités, dans la documentation (toujours un point fort d'Ecken), dans la description des mycoses et de leur amplification monstrueuse, et dans ce personnage, hélas trop peu développé, de victime du maniaque devenue bourreau à son tour de ses compagnons d'infortune, cobayes du savant fou. Bref, une réédition qu'il fallait effectivement oser.

—Pascal J. Thomas

• www.editions-armada.com

2. Mon correcteur orthographique s'indigne : il ne connaît pas l'œuvre d'André Franquin.

Fantasy

Tanya HUFF
Enchantment
emporium
(*Enchantment*
***Emporium*)**

J'ai Lu, « Darklight »,
juillet 2012, 606 p., 13,50 €

« Vivre au sein du clan Gale, c'est comme entrer en sacerdoce : il y aura toujours un membre de la famille pour savoir où vous vous trouvez, une tante pour vous dire quoi faire, qui fréquenter, quel charme utiliser... Lorsqu'on a 24 ans, un certain pouvoir, mais plus de boulot, revenir au foyer familial n'est pas une partie de plaisir, croyez-moi ! Le jour où ma grand-mère m'a proposé de reprendre sa boutique à Calgary, j'ai sauté sur l'occasion. Je ne me doutais pas alors que la clientèle serait pour le moins... spéciale ! »

Voici le premier volume de la série des « Enchantment Emporium » de Tanya Huff. Il s'agit d'un livre de *fantasy* urbaine, genre littéraire qui fleurit dans nos librairies depuis ces dix dernières années mais dont l'auteur a été l'un des premiers pionniers dans les années 90 alors que le genre ne s'appelait que roman fantastique. Et on voit très rapidement qu'il ne s'agit pas d'un simple livre de Bit lit, sous-genre de la *fantasy* urbaine que la maison d'édition Milady a aidé à se répandre en France. En effet, s'il y a une histoire d'amour dans ce roman, vous ne trouverez aucune description graphique des ébats de l'héroïne. Et cela est franchement rafraichissant par rapport à la multitude de livres de *fantasy* urbaine récents que l'on trouve dans nos rayons de librairie. Le style de l'auteur est bien reconnaissable avec une héroïne ayant un caractère bien trempé, des rebondissements, de l'action et un humour subtil.

L'auteur nous entraîne dans cet univers constitué d'une magie étrange et de mondes parallèles. Elle nous donne les clés de compréhension qu'elle diffuse dans l'ensemble du livre en laissant au lecteur le choix de tout assembler à sa guise.

Le début du livre fait intervenir une foule de personnages, car dans la famille Gale on est nombreux ou plutôt nombreuses, le *sex ratio* étant de 1 garçon pour 3 ou 4 filles. Mais dès que l'héroïne part pour Calgary, cette dernière va se retrouver beaucoup plus seule et l'histoire va vraiment prendre son envol. Entre la boutique à tenir (et ce n'est évidemment pas une simple boutique) sa grand-mère à retrouver (morte ou vive), des dragons (pas contents), un méchant sorcier (qui voudrait bien dominer la Terre comme tout bon méchant qui se respecte), la fin du monde (ou pas) et potentiellement l'amour de sa vie (je n'en dirais pas plus), Alysha ne s'ennuie pas et le lecteur non plus. Il faut aussi donner une mention spéciale au miroir magique de la boutique de brocante « Enchantment Emporium » qui est un élément comique de l'histoire et un vrai personnage secondaire à part entière. Il faudrait d'ailleurs être de mauvaise fois pour ne pas en vouloir un comme ça chez soi.

Au final ce livre se laisse bien lire, il est plaisant, bien écrit, quoique certains passages soient un peu confus, avec des dialogues vivants. L'auteur a écrit une suite en se basant sur la cousine de l'héroïne, qui n'est dans ce volume qu'un personnage secondaire.

—Isabelle Arnaud

Fantasy

François JAKOBLIAK
L'Analphabète-
conseil

L'Harmattan, mai 2012, 216
 pages, 22 €

J'avoue ignorer quelle main anonyme a posté de fort loin, à la fin de l'été suivant sa parution, un exemplaire de ce roman que ladite main avait feuilleté, à preuve un coup de crayon noir laissé par cette main ou par sa symétrique dans la marge d'une fin de paragraphe où il est question de la basilique néo-byzantine de Fourvière, un de mes grands mépris esthétiques pour le peu que je sois capable de juger en ce domaine (non point cette basilique en particulier mais le néo-byzantin en général, elle n'est même pas ce qu'il y a de pire dans le genre).

J'aurais dû me méfier. L'Harmattan est une maison où l'on trouve d'excellentes choses, mais plutôt côté actes de colloque, thèses quelque peu résumées, productions universitaires trouvant ainsi sinon un diffuseur du moins un imprimeur à partir du moment où le producteur intellectuel se donne la peine de fournir une mise en page toute faite et souvent quelque monnaie, la recherche de crédits absorbant d'ailleurs une part appréciable de l'énergie des enseignants-chercheurs, du moins tant que la mise des travaux à disposition directement sur internet n'aura pas transformé ces pratiques en curiosités antédiluviennes et incité à la reconversion un certain nombre d'entreprises privées d'impression vivant des crédits publics donc des impôts de tous. On y trouve aussi, je parle toujours du même éditeur, des témoignages, des mémoires, qui font parfois beaucoup plus que flatter les égos de leurs auteurs. Je ne savais pas qu'on pouvait y trouver des romans, mais c'est dans la logique des choses.

L'auteur semble en être à son coup d'essai. En matière de roman, s'entend, car la présente chose est loin d'être sa première contribution à la déforestation globale. Il en indique neuf autres dans ce dernier quart de siècle, surtout aux Éditions d'Organisation, plus un chez Dunod et un aux Presses Universitaires de France dans la collection « Que sais-je ? » : il y est question de veille technologique, d'intelligence économique, de brevets ou de recherche et développement. Toutes choses fort sérieuses, on en conviendra. Et qui sont certainement écrites avec quelque componction, pour ne pas dire pontifiage. Caractéristique que l'on retrouve en tous cas ici, même si elle est sans aucun doute beaucoup moins adéquate au genre romanesque. Reconnaissons toutefois des efforts pour caractériser une poignée de personnages, et d'abord leur vocabulaire, quitte par exemple à faire parler un gardien, décrit avec une rare originalité comme « un noir colossal au sourire éclatant tenant en laisse un malinois vindicatif » en remplaçant tous le « r » par des apostrophes, selon une méthode qui certes donnait de bons résultats chez feu René Goscinny, dont on aurait même des antécédents chez Balzac (plutôt du côté de l'accent germanique du baron de Nuncigen) mais que l'on pourra se permettre de juger légèrement rudimentaire. Pour le reste, l'allégresse du style est bel et bien celle d'un manuel de gestion, mâtiné d'infra-harlequinade. Même si l'auteur se gargarise un instant des « maîtres de notre littérature », il n'est pas tout à fait à la hauteur ; comme bien évidemment toute citation attire le soupçon d'avoir été choisie dans le pire, je ne peux qu'affirmer que la description du gardien qui précède n'est qu'un échantillon très représentatif, espérer être cru et dans le cas contraire inviter à juger par elle-même en ouvrant le volume au hasard toute personne qui d'aventure le rencontrerait, chose par ailleurs assez peu probable, l'éditeur imprimant plus qu'il ne diffuse comme il l'a déjà été dit plus haut.

Mais plus que la médiocrité du style, c'est celle de la pensée qui peut surprendre. En particulier l'autosatisfaction qui sourd de chaque paragraphe. La certitude de faire partie d'une élite. Du simple fait d'avoir fait des études au-delà du bac, semble-t-il, ce qui assurerait une supériorité intrinsèque et en particulier une plus grande résistance à l'abrutissement. Je dois avouer que mon expérience d'universitaire de base me rend quelque peu sceptique, à cause de certains collègues autant et plus que des étudiants, mais la simple lecture du roman peut aussi faire naître des doutes dès lors que l'on pense à l'auteur. L'autosatisfaction passe par la construction d'un monde imaginaire d'ilotes, regorgeant de sources d'abrutissement, télévision bien entendu et « la plupart des bandes dessinées et des "polars" » (p. 61). L'auteur ignore manifestement l'existence de la science-fiction même s'il en fait sans le savoir, et je me demande s'il faut s'en plaindre ou plutôt s'en réjouir tant on peut frémir à imaginer ce qu'il serait capable d'en dire. Il ajoute à ses mépris la presse et particulièrement les hebdomadaires, en prenant la précaution d'indiquer qu'il fait quatre exceptions, prudemment non nommées, et les quotidiens quitte à imaginer un « journal vulgaire extrêmement quelconque, bourré de faits divers "à la une", démagogique de A à Z, saturé d'analyses approximatives commises par des pseudo-journalistes superficiels et néanmoins bien payés » (p. 55) – la seule indication plus précise vise manifestement *France-Soir* et l'effondrement de son tirage avant sa disparition, mais cet effondrement même ne semble pas avoir quelque chose de satisfaisant pour l'auteur, et de toutes façons il ne s'agit pas de ce seul titre. Je ne sais pourquoi, le quotidien décrit plus haut m'a fait penser au *Figaro*, et le ton général des récriminations à quelques bienpensances de professeurs de collège d'après 68, dont les stéréotypes sont désormais manifestement passés du côté droit de l'échiquier politique car l'auteur

ne serait sans doute pas très heureux de leur être assimilé et n'a pas vraiment leur profil, tant on le voit figariser sur « notre sécu hors de prix » (p. 25), sur un énarque « gaucho-anarchiste » et « aigri jusqu'à la moëlle » (p. 74), sous-catégorie qui ne me semble pourtant guère fréquente, ou sur « un intellectuel de gauche, émacié et pâle, affublé de l'inévitable collier de barbe brunâtre, peu fournie, malsaine, [et qui] lit avec ferveur le quotidien sérieux du soir, en jetant des regards indifférents à cette base bruyante qu'il adore sans doute, dans l'abstrait, de tout son cerveau tourmenté » (p. 174). Au hasard, on ajoutera une diatribe contre les abréviations, une fixation contre les chansons paillardes, étape semble-t-il évidente de l'abrutissement, certitude que maints vieux ou moins vieux médecins pourraient pleinement apprécier, un discours lancé à tout hasard sur notre monde supposé « sans idéal, sans morale, sans but, sans sanction » (p. 19), un autre sur un actuel triomphe du son et de l'image préludant à la liquidation de l'alphabétisation – ce qui suppose une connaissance du passé assez peu adéquate aux infinies prétentions de l'auteur, et en tous cas légèrement lacunaire, tout comme l'est par exemple sa vision éminemment spinalienne (de l'imagerie d'Epinal) de l'homme supposé des cavernes.

« Et la SF dans tout ça ? » aurait demandé Jacques Chancel à propos de tout autre chose. Il y en a, même s'il y a aussi de la betterave. Et qui a un rapport direct avec une bonne partie de ce qui a été raconté auparavant, juste récompense pour qui a poussé la lecture jusqu'aux présentes lignes. Le narrateur, fort peu différent de l'auteur, fait en effet le tour des activités d'une société privée baptisée sertaz (on appréciera l'originalité de l'anagramme), appuyée matériellement comme il se doit par les pouvoirs publics, et spécialisée dans l'abrutissement organisé et volontaire, le « décyclage partiel » qui est un « simple traitement de durée variable pour devenir cool, sans

stress (p. 49) », le séminaire régressif (avec des notations pour une fois effectivement corrosives sur ses modèles réels), voire une intéressante expérience de retour aux alentours de l'âge de pierre, au moins sous forme d'un film publicitaire, dont l'artificialité est d'ailleurs mise en évidence, ce qui n'est pas, loin de là, le pire du roman, et qui permet par exemple une réflexion assez éloignée des platitudes spinaliennes antérieures, à propos de l'état de santé réel, et non fantasmé, des peuples dits primitifs... Qu'une entreprise puisse faire de l'argent ainsi, dépassant aussi franchement le stade encore artisanal de TF1 et consorts, ne peut que relever d'une sinon *science*-du moins *speculative*-fiction satirique que certains trouveront certes un peu datée, mais qui reste encore sur le principe tout à fait acceptable. Elle se fonde d'ailleurs sur au moins une réalité, car l'envie de tout laisser tomber et de régresser joyeusement en est une fort tangible (conséquence par exemple des « certains collègues » plus haut évoqués, je ne sais pas s'il en va de même pour le jésuite présenté comme « professeur de théologie appliquée à l'IUT de Toulouse » — p. 173 — poste que l'on voudra bien croire imaginaire mais qui aurait probablement l'avantage de produire moins de nuisance que ceux à base d'économie dogmatique et de management approximatif). Et elle pourrait déboucher sur une hypothèse de plus grande ampleur, puisqu'il est suggéré que tout cela doit préparer l'humanité pour un après-catastrophe inéluctable, même si la piste n'est pas suivie plus avant, et surtout si l'on peut soupçonner qu'il s'agit du traditionnel pendant prédictif des vaticinations sur la décadence généralisée.

Reste évidemment la question d'entre les questions, des rares primordiales auxquelles la réponse ne soit pas « 42 », et qui peut se résumer ainsi : « Pourquoi parler aussi longuement d'une daube pareille ? ». D'autant que les probabilités de tomber dessus par inadvertance sont minimes. Peut-être votre serviteur est-il

indécrottablement bavard ? Peut-être se venge-t-il d'un rédacteur en chef qui lui réclame des textes ? Peut-être a-t-il effectivement lu la chose et considère donc qu'il n'y a absolument aucune raison pour qu'il en soit la seule victime ? Peut-être de temps en temps faut-il faire un exemple ? Peut-être dézinguer les importants a-t-il ses vertus ? Peut-être est-il est doux de passer à la mitrailleuse des textes qui se prennent pour plus qu'ils ne sont, et de se demander si la littérature générale n'est pas un sous-genre ? Peut-être aussi faut-il souligner que les éditeurs chez qui cela n'a pas été publié font bien leur travail ? Et sans doute tout ceci est-il vrai à la fois.

—Eric Vial

Science Fiction

Patrick LEE
Ciel profond
(Deep Sky)

L'Atalante, « La Dentelle du Cygne », avril 2013, 352 p., 19 €

Parti du sol américain, un missile frappe la Maison-Blanche, détruisant le bureau ovale et tuant le président Garner. Le vice-président Holt assure très officiellement la transition politique. Plus officieusement, il prend immédiatement des mesures drastiques à l'encontre de l'agence Tangent et de Ville-Frontière, ce centre de recherches top secret, perdu au fin fond du Wyoming, chargé de l'étude de la Brèche, cette anomalie physique apparue en 1978. Après une attaque en règle menée par des commandos sans pitié, les derniers survivants de l'agence que sont Travis Chase, Paige Campbell et Bethany Stewart n'ont plus que vingt-quatre heures pour découvrir les ultimes secrets de la Brèche.

Après un *Pays fantôme* (publié en 2012 par L'Atalante) en demi-teinte, Patrick Lee revient aux sources de sa trilogie

transdimensionnelle inaugurée par *L'Entité 0247* (L'Atalante, 2011). Alors que, dans le tome précédent, l'action primait sur la réflexion, donnant parfois l'impression d'être perdu au milieu d'un niveau de jeu vidéo façon *Doom* ou *Half-Life*, ce troisième et dernier volume dévoile petit à petit les mystères et les énigmes de la Brèche. L'auteur offre à lire une aventure pleine de rebondissements à laquelle il intègre parfaitement les différentes entités découvertes dans les deux premiers volets, expulsées par la Brèche, étudiées et utilisées par Tangent. Le très intrigant Fausset, une entité unique qui permet de faire des voyages limités dans le passé, offre ainsi aux personnages des possibilités d'enquête inédites et au romancier une opportunité de surprendre ses lecteurs.

Patrick Lee ajoute aussi à ce troisième opus une dimension éthique qui faisait défaut au *Pays fantôme*. Il oblige donc ses lecteurs à s'interroger, au même titre que le héros malgré lui qu'est Travis Chase, sur les conséquences morales de l'alternative finale qui lui sera proposée. Il donne également plus de profondeur au personnage de Travis Chase qui doit affronter ses démons et faire des choix qui bouleverseront sa vie comme le destin de l'Humanité tout entière.

La conclusion surprenante, mais totalement maîtrisée, de *Ciel profond* donne l'irrésistible envie de relire l'ensemble de la trilogie à l'aune des secrets révélés par ce troisième tome. Et pour ceux qui seraient devenus accros des récits de Patrick Lee, il leur faudra faire preuve de patience pour découvrir *Runner* (dont le héros ne sera pas Travis Chase), qui ne paraîtra qu'en 2014 aux États-Unis.

—Philippe Paygnard

Essai

David STEEL
Emile Souvestre. Un
Breton des lettres
1806-1854

Presses universitaires de Rennes,
coll. « Histoire », 2013,
324 p., 17 €

Finistérien, républicain en un temps où la France ne l'était pas, proto-ethnographe et « premier chroniqueur d'une Bretagne inconnue en voie de disparition » (où l'on trouve logiquement un peu de fantastique), grand producteur d'articles, de poèmes, d'essais, de critiques, de pièces de théâtre et de romans, se voulant « ouvrier en livres » et solidaire du prolétariat qui venait d'apparaître ; ami de Michelet, de Quinet, de Béranger : voilà Souvestre (pas celui de *Fantomas*). Tout cela est bel et bon, mais nous éloigne de ce qui nous intéresse ici. Sauf qu'en quatrième de couverture, il est question de science-fiction, sans guillemets ni procédés de dénégation, pour dire que cet auteur en fut un pionnier, comme il le fut du roman populaire. Et de fait, au sein d'une production foisonnante, on trouve *Le Monde tel qu'il sera*, publié en 1846, anti-utopie (même si l'humour éloigne du *Meilleur des mondes* et de 1984, convoqués comme points de comparaison) prédisant entre autres le basculement de l'axe du monde vers le pacifique, l'obsolescence programmée, l'utilitarisme à tout crin, la mécanisation, et « tout le musée hétéroclite d'un Jules Verne avant la lettre » avec sous-marins à vapeur, chemins de fer souterrains (rappel, on est en 1846), ou canons géants lançant des projectiles à passagers. Si l'auteur de l'étude (qui par ailleurs cite l'*Encyclopédie* de Pierre Versins) pointe des défauts, il juge que ce sont ceux habituels de Souvestre, longueurs et sentimentalisme,

« insertions didactico-moralisantes » etc. Il replace le volume dans une évolution où l'humanisme et l'inquiétude sont venus tempérer un saint-simonisme « absolutiste » antérieur, mais montre aussi une radicale originalité dans une production thématiquement toute différente (encore qu'elle soit elle aussi souvent marquée par un pessimisme souriant).

Il faut bien avouer que ce qui nous intéresse directement ici tient en deux pages. Mais on n'a pas si souvent l'occasion de tomber sur une biographie d'un pionnier de la proto-science-fiction, ni de signaler une référence positive au genre, en quatrième de couverture, dans une maison éminemment universitaire, même si c'est dans une collection d'Histoire et non de Littérature, si l'auteur est britannique et non français, et si d'un autre côté quelques universitaires littéraires d'ici se démènent dans le même sens.

—Eric Vial

Science Fiction

Charles STROSS
Neptune's Brood

Orbit, 2013, 328 p., £ 16.99

L'étiquetage du présent roman est conforme à la déontologie commerciale : si vous avez aimé *Saturn's Children*³, au titre ô combien similaire, vous devriez prendre vous éclater avec celui-ci, situé dans un univers presque identique, et formaté selon les mêmes règles d'action débridée, d'humour et d'énigme policière aux dimensions astronomiques.

Saturn's Children se déroulait dans notre système solaire, après la disparition de l'humanité — ou tout du moins de l'humanité biologique, puisque les robots qui lui ont succédé se considèrent et se comportent à bien des égards comme des

humains. Oui, ils résistent beaucoup mieux au vide interplanétaire. Et surtout, leur personnalité réside sur des cartes amovibles (pensez aux téléphones portables), qu'on peut faire passer d'un corps à l'autre, copier, subvertir...

Neptune's Brood se déroule dans la zone interstellaire colonisée par les méta-humains, qui sont des sortes de robots organiques, composés de cellules grandement améliorées (ce qui leur permet de résister au vide spatial et autres joyeusetés), et dont la personnalité réside, ici encore, sur des cartes amovibles. Comme les robots de *Saturn's Children*, ils sont sexués. Sans ambiguïté. Ils tiennent passablement à leur corps, et n'en changent pas comme de chemise, ce qui justifie le besoin de chirurgiens esthétiques (qui peuvent opérer des modifications bien plus profondes que leurs homologues de notre présent) et de cabines dans les vaisseaux spatiaux.

Car *Neptune's Brood* emprunte aussi leurs clichés à de multiples sortes de littérature populaire. On y trouvera une variation inversée de l'histoire de la Petite Sirène, un monastère en folie, et deux abordages en plein espace. Nonobstant l'abominable invraisemblance d'un tel procédé — Stross, roublard comme pas deux, sait bien jusqu'où il pousse le bouchon, l'explique au lecteur, et lui explique derechef pourquoi il y a quand même une raison à tout cela. Du bel ouvrage de rationalisation scientifique.

Krina-Alizond 114 a été élaborée dans une portée de six à bord l'habitat spatial migratoire de New California, où elle a vécu son enfance en esclavage — c'est la coutume là-bas : fabriquer de nouveaux exemplaires (leur nature non-biologique m'empêche de parler de clones) coûte fort cher, et, même richissime, la « mère » de Krina, Sondra-Alizond 1, tient à récupérer son investissement grâce au travail de ses rejets. Car dans ce monde plus encore que dans le nôtre, l'argent tient une place primordiale. Krina se voit formée à la passionnante profession d'historienne de la fraude bancaire à travers les âges (si,

3. Chroniqué dans *KWS* 71, octobre 2012.

si). Ce qui va lui valoir de lointains voyages et de désagréables découvertes sur l'histoire de sa propre « famille », banquière jusqu'au cou.

Il faut comprendre que Stross refuse ici la « violation de la causalité » et n'a pas doté son univers de propulsion PVQL⁴. Un voyage prend des décennies. Même en tenant compte de la longévité bien améliorée des méta-humains, cela n'aide pas les échanges commerciaux. Or la colonisation interstellaire est une tâche abominablement dispendieuse, et se voit financée par l'initiative privée. Pour la rendre possible, la méta-humanité a mis au point un système de crédit remarquable, celui des dollars « lents » qui ne peuvent être validés qu'au prix d'une étonnante navette de messages radio convenablement cryptés entre trois systèmes stellaires. Un tel argent prend des années pour être dépensé, et est bien adapté pour libeller des dettes (pharmaceutiques) qui ne seront remboursées qu'au bout d'un siècle ou deux. Et un dollar lent vaut beaucoup plus que les dollars rapides qui sont utilisés dans les transactions planétaires.

Krina, qui est en pèlerinage d'études, reçoit un appel au secours d'une de ses sœurs. Elle doit s'embarquer dans un vaisseau-chapelle de l'Eglise des Fragiles — il faut savoir que si les robots de *Saturn's Children* pouvaient débattre avec animation de l'existence ou non de leurs créateurs mythiques, les humains, et craignaient comme la peste le retour de la vie biologique (ou *pink goo*), une fraction significative des méta-humains voue un culte nostalgique aux « fragiles » et tente, sans grand succès semble-t-il, de les réimplanter sur un maximum de mondes habités. L'ingénierie génétique fait des miracles. Mais la chair méta-humaine est faible, et les représentants du clergé que nous croisons n'ont rien à envier aux plus gaillards des moines débauchés de notre Moyen-Âge.

Il est pourtant de pires sorts. Après l'abordage du vaisseau qui l'abritait, Krina se retrouve aux mains de « pirates and life insurance underwriters » (p. 99). Il est difficile de s'imaginer comment elle pourra s'en tirer, mais c'est à cela que ça sert, que Stross se décarcasse. Je ne vous en dirai pas plus, sauf (mais vous l'aviez deviné) qu'un complot de dimensions galactiques se dissimule dans les documents poussiéreux que Krina (et sa sœur) ont pu étudier, tant la profession d'historien recoupe celle de détective financier dans un monde où le moindre voyage d'affaires, et le moindre prêt bancaire, se déroule sur une échelle séculaire.

Stross est au meilleur de sa forme. Peu d'auteurs avant lui ont relevé le défi d'une société interstellaire sans ressortir à l'artifice du PVQL (qui dans l'état actuel de nos connaissances est aussi peu crédible que le voyage dans le temps). Je ne vois guère que Gérard Klein dans *Le Gambit des Etoiles*. Et aucun à ma connaissance n'a essayé de doter un tel univers d'un système bancaire. Mais chez Stross les magnifiques machines sociétales ne sont jamais loin des éclats de rire sardoniques. J'avais adoré sa description de Cthulhu (ou tout autre divinité démoniaque) ressuscité sous l'apparence de Microsoft. Cette fois-ci, il semble que les banques soient l'objet de ses quolibets. « The difference between merchant banking and barefaced piracy is slimmer than most people imagine » (p. 124). Pire encore, c'est toute l'entreprise de colonisation interstellaire qui finit par ressembler à une gigantesque pyramide de Ponzi. Dans un tel cadre, notre sympathie ne peut qu'aller à ceux qui sapent le système... et le fait qu'ils soient couverts de fourrure et se lèchent les babines ne peut qu'augmenter leur potentiel de sympathie. Quand je vous disais que Stross sait jouer de tous les leviers de la littérature populaire. Laissez-vous tenter, ce livre vise les tripes autant que les méninges.

—Pascal J. Thomas

4. Comment dit-on « FTL » en français ?

Fantasy

J. R. R. TOLKIEN***Bilbo le Hobbit****(The Hobbit)*Le Livre de Poche, n° 6615, juillet
1989, 384 p., 6,00 €Couverture photo du film *Le Hobbit :
Un voyage inattendu*.

Bilbo Baggins est un Hobbit. Comme tous les Hobbits, il apprécie la vie calme qu'il mène dans les vertes collines de la Comté. Mais, Gandalf le magicien a décidé de mettre un terme à ce quotidien paisible en l'enrôlant dans la compagnie de Thorin Oakenshield, fils du Roi des Nains Thráin et légitime héritier du Royaume sous la Montagne. Celui-ci a réuni douze compagnons afin de reconquérir sa cité envahie par Smaug le dragon et de reprendre possession du trésor que ce serpent a volé au peuple des Nains.

C'est bien évidemment la sortie en salles, le 12 décembre 2012 (puis en DVD et Blu-ray le 17 avril 2013, et en version longue « director's cut » Blu-ray 3D le 5 novembre 2013), du premier volet de la version cinématographique du *Hobbit* qui permet de retrouver, en librairie, le célèbre conte pour enfants de l'auteur du *Seigneur des Anneaux*. Pour l'occasion, l'ouvrage se pare d'une couverture aux couleurs du long-métrage de Peter Jackson. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que lors de sa parution originale, en 1937, *The Hobbit* avait été écrit par J.R.R. Tolkien pour un jeune lectorat, de l'âge de son fils Christopher à l'époque, soit une douzaine d'années. La récente et encore partielle adaptation de cette œuvre réalisée par Peter Jackson est quant à elle très commercialement orientée tout public et plus particulièrement destinée aux millions de spectateurs ayant vu et plébiscité la trilogie du *Seigneur des Anneaux* mise en scène par le réalisateur néo-zélandais.

Ainsi, le lecteur qui aborde le court roman de Tolkien en ayant toujours en tête les images de la version filmée de Jackson risque d'être fort déçu par la totale absence de Frodon dans le livre. Il sera également surpris par la description des Nains faite par Tolkien, puisque ces derniers portent des capuchons de couleur, un peu à la manière des Nains du célèbre Blanche Neige de Walt Disney. Au surplus, ils ont tous un instrument de musique de prédilection et ont une apparence bien moins guerrière que les treize Nains du long-métrage de Peter Jackson. Notre lecteur sera cependant satisfait d'en apprendre un peu plus sur Glóin, père du membre de la Communauté de l'Anneau que sera Gimli, ainsi que sur Balin dont la tombe est découverte au cœur de la Moria dans le premier film de la trilogie du *Seigneur des Anneaux* de Jackson. Tout comme, il pourra apprécier une visite de la Combe Fendue (le Fondcombe de la trilogie du *Seigneur des anneaux* de Jackson), havre de paix elfique placé sous la haute autorité d'Elrond. La lecture lui permettra enfin d'explorer en avant-première la seconde moitié de l'aventure de Bilbo dont l'adaptation cinématographique est divisée en deux nouveaux longs-métrages qui ne sortiront qu'en décembre 2013 et décembre 2014.

Ce même lecteur se demandera alors d'où viennent certains personnages absents du livre et qui occupent pourtant l'écran de longues (qui a dit d'interminables ?) minutes. Il reconnaîtra sans peine Saroumane et Galadriel, icônes de blanc vêtues échappées du *Seigneur des Anneaux*, mais il pourra être surpris par le rôle accordé à Radagast et à son traîneau tiré par des lapins géants, alors que le nom du magicien est à peine cité dans le court roman de Tolkien. Il sera bien évidemment ravi de retrouver un Gollum en pleine forme et de savoir enfin comment Bilbo s'est emparé de l'anneau de Sauron. Cependant, au fur et à mesure de la découverte des innombrables différences entre le livre et le film, notre

bon lecteur finira pas comprendre que *Le Hobbit : Un voyage inattendu* n'est que la vision du monde de la Terre Milieu qu'a Peter Jackson. Ce dernier n'hésitant pas à piocher à sa convenance dans l'œuvre gigantesque du romancier anglais pour rendre son récit plus cinématographique et plus épique. Une interprétation qui ne correspond pas forcément à celle de John Ronald Reuel Tolkien (1892-1973) ou bien à celle de son fils et exécuteur testamentaire Christopher Tolkien.

Ces divergences entre la source d'inspiration et l'adaptation ne doivent cependant pas influencer la vision critique, en bien ou en mal, de la trilogie à venir de Peter Jackson. Il est naturel qu'un film se détache, peu ou prou, du roman qu'il se doit de traduire (et parfois de trahir) en images. En effet, les impératifs de ces deux médias ne sont pas les mêmes, qu'il s'agisse de problèmes de budget ou bien de rythme. Mais, il est certain que si les longs-métrages de Jackson incitent quelques-uns de ses milliers de spectateurs fidèles à partir à la découverte de l'œuvre originale de Tolkien, en commençant par *Bilbo le Hobbit*, ce ne peut être que bénéfique. Et si, au surplus, en lisant les mots du romancier – traduits ici par Francis Ledoux (qui officia également sur la première traduction française du *Seigneur des Anneaux*) – ces nouveaux lecteurs parviennent, grâce à leur imagination, à créer leur propre version de cet univers extraordinaire qu'est la Terre du Milieu, tout le monde sortira gagnant de ce voyage inattendu.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Ian WATSON

Andy WEST

The Waters of Destiny

Book 1: Assassins

Book 2: Tongue of Knowledge

Book 3: Death Overflows

Palabaristas Press (Gijón), 2012,
livres électroniques, resp. 170 p.,
gratuit ; 164 p., \$ 2.99 ; 191 p.,
\$ 2.99

Pour le lecteur français, le nom de Ian Watson évoquera sûrement ses œuvres de référence des années 70 : *L'Enchâssement*, *Les Visiteurs du miracle*, *Chronomachine lente...* Sa carrière s'est poursuivie, avec des hauts et des bas – je ne savais pas avant de consulter le site de l'auteur qu'il avait réalisé des novelisations de « Warhammer 40,000 », par exemple. A côté de romans nettement plus ambitieux.

La trilogie *The Waters of Destiny* a été visiblement conçue comme un seul roman, qui n'a été tronçonné que pour satisfaire, semble-t-il, aux exigences de la publication électronique ; puisque, nouveauté pour les lecteurs de KWS, je chronique ici un livre qui n'existe pas en support papier. Curieux. On nous disait autrefois que de trop copieux ouvrages étaient découpés en tomes pour satisfaire aux exigences physique d'une reliure qui ne tombât pas en morceaux au moindre feuilletage. La motivation est ici, peut-être, que chaque morceau ne coûte pas trop cher à l'acheteur de fichiers, mais que l'ensemble du roman rapporte assez à ses auteurs.

Trois fils de narration se suivent tout au long du roman. Un au 12^e siècle : nous suivons, entre Syrie, Egypte et Perse, les tribulation de Hakim, un Nisarite (sous-groupe du chiisme qui a donné naissances

aux fameux Assassins), qui découvre au cours de ses études de médecine en Egypte le secret de la contagion de la Mort Noire, en lequel il voit une arme ultime pour frapper les infidèles (c'est-à-dire tout le monde sauf les membres de sa secte). Un deuxième fil nous est contemporain, ou remonte à quelques années seulement : un groupe de terroristes non nommé essaie visiblement de profiter des antiques découvertes de Hakim. Enfin, dans le Boston d'un présent non spécifié (mais qui se situe après la résolution présumée du conflit syrien débuté en 2011, par exemple), Abigail Leclair, professeur d'université canadienne, spécialiste de littérature du Moyen-Âge, se penche sur les tenants et les aboutissants d'un fragment (traduit en occitan médiéval) d'une poétesse andalouse (donc musulmane), et va vite découvrir des implications beaucoup plus présentes et dangereuses...

Il s'en suit des aventures rapides et effrayantes entre Proche Orient, Provence, Andalousie (actuelle) et USA, qui mènent le monde à un cataclysme global. Sans le cataclysme, justement, le livre aurait un petit côté Dan Brown : des découvertes historiques apparemment poussiéreuses se révèlent la clé de complots très actuels et très dangereux. Mais nos auteurs sont britanniques, et un auteur de SF britannique digne de ce nom se doit bien de détruire le monde, tel que nous le connaissons, deux ou trois fois au cours de sa carrière.

Ne vous inquiétez pas trop, cependant. Les règles du film d'action hollywoodien sont *grosso modo* respectées. Abigail se battra jusqu'au bout, associera son sort à des hommes plus ou moins bien choisis, mais finira par trouver le vrai amour... et les héros auront le dernier mot sur les salauds. Tout cela est raconté très efficacement, mais avec une écriture quelque peu utilitaire et des ficelles parfois bien visibles. Sans vouloir vous gâcher le plaisir, on note très vite une surprenante naïveté amoureuse d'Abigail (ce qui peut compter au nombre des

facilités d'écriture, ou disons de conception, de ce livre). Elle présente au moins des hésitations et des ambiguïtés qui la rendent intéressante, alors que tous les personnages qui l'entourent sont passablement unidimensionnels. Et les scènes de sexe très détaillées qui ponctuent le livre ne m'ont pas paru contribuer massivement au développement de l'intrigue.

Mais j'ai quand même lu le roman jusqu'au bout, sans déplaisir (et sur écran). En matière de *thriller*, les bougres connaissent leur métier. Et il faut dire qu'ils ont pris soin de ne pas caricaturer leurs fanatiques islamistes, et de les assortir de fanatiques symétriques, tout aussi ridicules et nuisibles. De plus, l'ouvrage est très bien documenté pour ce que j'ai pu en vérifier : poème en occitan médiéval, l'histoire des Assassins, les détails médicaux sur la peste noire et d'autres épidémies, les hérésies (ou schismes) de l'Islam... Alors, pour ceux d'entre vous qui emportent leur liseuse à la plage, vous pourrez vous plonger dans les *Waters of Destiny* en sortant des flots bleus.

—Pascal J. Thomas

• Plus de renseignement, et des liens pour acquérir l'œuvre à :

<http://www.watersofdestiny.com/books.html>

Science Fiction

Bifrost n° 71

revue dirigée par Olivier Girard

Le Béliar', juillet 2013, 192 p., 11 €

Un dossier sur Michel Pagel : il était temps ! Quand on pense à la longueur, à la diversité et à la qualité de la carrière du bonhomme. Et pourtant, en lisant la longue entrevue qu'il accorde à *Bifrost*, on comprend aussi pourquoi Pagel reste en marge : parce qu'il a peut-être été publié trop tôt avec des livres inaboutis chez un

éditeur à la direction littéraire inexistante ou erratique (Fleuve Noir), parce qu'il préfère écrire du fantastique quand on lui demande de la SF ou de la *fantasy*, parce que, vivant de sa plume, il doit consacrer beaucoup de temps aux traductions, parce qu'il ne commet ni manifestes ni anthologies... Reste l'image d'un écrivain admirablement obstiné dans ses objectifs (la littérature populaire, dans ce qu'elle a de meilleur, les personnages humains, le fantastique), modeste, ne reculant jamais devant le travail, documentaire en particulier. Comme souvent, le dossier de *Bifrost* donne une image complète de son sujet — sans qu'il y ait ici de recension exhaustive de ses œuvres — et je le retrouve dans ces pages aussi sympathique et intéressant que j'ai pu le connaître en personne, depuis ces jours fannatiques maintenant enfouis dans un lointain passé.

Naturellement, nous avons droit à une nouvelle de Pagel. De la SF, ce qui est devenu inhabituel pour lui ; qui rend quand même hommage à la fiction populaire, on s'y retrouve. Dans un monde futur très contrôlé, la vie des masses prolétaires est rythmée par les compétitions de héros : les individus assez ambitieux, et assez téméraires, adoptent le costume, le comportement, et peu à peu les caractéristiques corporelles, d'une « id », tirée d'une des figures de la culture populaire. De Mickey à Barbie en passant par Zorro et Tintin... Des compétitions à tous les niveaux permettent aux vainqueurs (les meilleurs dans chacune des id qui ont à ce moment la faveur du public) de siéger dans des conseils de la circonscription concernée. Tout est truqué, vous vous en doutez bien, et l'intrigue relativement ordinaire — avec toutefois une conclusion inhabituelle. Bien trouvé, et prenant. On observera toutefois que les id choisies par Pagel trahissent son âge ; celles qui marcheraient aujourd'hui seraient bien différentes, issues de l'univers du jeu informatique au moins autant que de celui du récit (qu'il soit roman, BD, ou série TV). Sans parler

du futur... dans lequel on peut, certes, postuler tous les retours, *spin offs* et *revivals* que l'on souhaite.

Deux autres nouvelles complètent la partie fiction du numéro. Thierry DiRollo m'a agréablement surpris, avec une histoire qui commence dans l'espace pour évoluer, logiquement, vers les intelligences artificielles. Au cœur du récit, la question de la conscience d'un être artificiel inachevé, et du rapport émotionnel que l'on peut avoir avec elle. C'est finalement le même thème qui est au cœur de la nouvelle de Paul McAuley. Son cadre est très inspiré de *Stalker* — des colons humains, implantés par des extra-terrestres sur une lointaine planète, vivent misérablement en allant récolter les inexplicables artefacts laissés par d'autres ET, beaucoup plus mystérieux. Ou fabriqués par leurs usines automatisées, toujours présentes. Quand une vieille femme tombe sur un homme muet, elle se rend vite compte que c'est une récréation artificielle d'humain, et pourtant elle y tient...

On notera qu'avec McAuley et Pagel, *Bifrost* publie des auteurs qui avaient fait l'objet de toutes les attentions du *Galaxies* de la bonne époque, il y a une dizaine d'années. Cela n'empêche pas *Bifrost* de rester fidèle à son style : longue et diverse rubriques livres (que j'apprécie beaucoup), rubriques de Pierre Stolze et Roland Lehoucq, éditoriaux toujours plus cassandresques d'Olivier Girard. Si vous n'aimez pas *Bifrost*, ce numéro ne vous fera pas changer d'avis, mais si vous aimez, allez-y sans crainte. En ce qui me concerne, *Bifrost* est un de ces rares canaux avec lesquels je garde un contact tenu avec le milieu SF français. C'est précieux pour moi.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Les finalistes du Prix Rosny aîné 2013

Quarantième Convention
Nationale de Science-Fiction,
Aubenas 22-25 août 2013, 208 p.

L'objet a des pages, une couverture en couleurs dessinée par Michelle Bigot, une illustration intérieure de Caza, et plein de texte. Est-ce un livre ? Oui, puisqu'il a un dépôt légal et un ISBN. Mais pas de prix : il n'est pas dans le commerce, réservé qu'il était aux inscrits de la convention d'Aubenas, pour les aider dans leur vote pour le tour décisif du Prix Rosny aîné. Magnifique réalisation cette année, bien dans la lignée d'une convention admirablement organisée par Mireille Meyer et Jean-Jacques Régnier, bravo à eux.

Ce sera pour moi l'occasion de faire le tour d'un échantillon de la production de nouvelles francophones de SF de 2012 (que j'ai depuis longtemps cessé de la suivre — et n'ai jamais trouvé le temps de lire intégralement, même les années maigres). Mais d'abord, une petite liste des sept textes, en guise d'incitation à vous abreuver à la source :

Franck Antoine : « Contre pouvoir »

Catherine Loiseau : « Le Déclin »,

tous deux dans le numéro 1 de la revue *Etherval*, octobre 2012. Cf. <http://www.etherval.com/>

Ayerdhal : « R. C. W. », dans l'anthologie *Utopiales 2012*, ActusF. Cf. <http://www.editions-actusf.fr/>

Anthony Boulanger : « Évaporation et sublimation »

Thomas Geha : « Les Tiges »,

tous deux dans l'anthologie *Destination Univers*, dirigée par Jeanne-A Debats et Jean-Claude Dunyach, Griffes d'Encre. Cf. <http://www.griffedencre.fr/>

Olivier Caruso : « Les Quatre saisons de la Baleine », dans le numéro 19/61 de la revue *Galaxies*. Cf. <http://www.galaxies-sf.com/>

Adriana Lorusso : « Miséricorde et pénitence », dans le recueil *Des nouvelles de Ta-Shima*, Ad Astra. Cf. www.adastraeditions.com/

Les sources des textes sont donc de petits éditeurs, une nouvelle revue, une anthologie liée à un festival, et une revue déjà établie, mais qui a connu des fortunes diverses. On ne gagne plus d'argent à publier des nouvelles — même ActusF y renoncerait, prétend la rumeur — mais le milieu SF maintient la production, et les lecteurs suivent. Et votent. Et parfois un peu trop pour les copains, mais qu'importe.

Le facteur copinage explique peut-être la présence de « Contre pouvoir » dans cette liste de finalistes. Certes, j'ai une tendance épidermique à ne pas apprécier les textes qui mettent en scène une confiance en soi démesurée. En l'occurrence, les défauts du texte sont plus profonds, et me semblent porter autant sur la vision du monde de l'auteur que ses qualités d'écriture. On se dit qu'un éditeur plus expérimenté aurait pu l'aider.

Paru dans le même numéro de la même revue, « Le Déclin » est par contre écrit de façon agréable (ou, à tout le moins, transparente). Le récit suit une trame classique de fantastique — l'objet maudit — voire de mythologie : les dieux rendent fous ceux qu'ils veulent détruire. Il y a de la force dans le récit, malgré des péripéties un peu parachutées et, détail qui m'agace toujours, des cultures prétendument interstellaires calquées dans leurs derniers détails sur des exemples terrestres (ici le monde arabe).

Olivier Caruso est, à l'inverse, original et agressif dans son approche. « Les Quatre saisons de la Baleine » donne à voir des personnages piégés dans un monde sans pitié. Une fois que le lecteur a pu rassembler les pièces du puzzle. Le

plaisir n'était pas au rendez-vous pour moi, mais l'auteur a du mérite.

Plus accessible, mais original aussi dans sa création d'univers, Thomas Géha nous projette dans un futur où, la Terre déjà détruite, les résidus de l'humanité servent une ou l'autre des deux races qui se disputent le morceau de Galaxie où nous vivons. L'intrigue est retorse, les dialogues et les descriptions parfois un peu sommaires, mais c'est la SF solide et inventive.

De la force aussi, c'est ce que je retiens d'« Evaporation et Sublimation » d'Anthony Boulanger (mais quel titre affreux). Des oiseaux de feu naissent au cœur des étoiles : malgré le cadre interstellaire, nous sommes en pleine *fantasy*. Mais ça fonctionne. La qualité de ces deux textes (qui ne se ressemblent certes pas) tirés de l'anthologie *Destination Univers* fait bien augurer du reste. Je crois qu'on peut faire confiance à Jeanne-A Debats et Jean-Claude Dunyach.

Ayerdhal livre le texte largement le plus long de cette sélection, un texte en forme d'hommage à Roland Wagner, bien sûr. Je suis toujours un peu mal à l'aise quand un auteur utilise de façon massive les images et les personnages d'un autre. Cela peut être dans un but parfaitement honorable (et je suis sûr que c'est le cas ici), cela peut être parfaitement réussi et réjouissant, surtout sur le mode humoristique, mais c'est toujours, je crois, un échelon en dessous dans la grande échelle de la création. Alors oui, j'ai pris un grand plaisir teinté d'une cruelle nostalgie à la lecture de « R. C. W. », mais je suis incapable de dire si ce plaisir tient au talent indéniable d'Ayerdhal, ou à tout ce qui dans le texte évoque Roland Wagner, qui nous manque tant.

Enfin, l'autre auteur confirmé du peloton, Adriana Lorusso, nous propose une tranche de son univers de Ta-Shima — que j'avoue ne pas connaître (manque de temps pour lire). Sa nouvelle est très agréable à lire, on s'y glisse instantanément, comme dans de vieilles pantoufles.

Oui, elle s'appuie ici aussi sur des structures historiques connues (l'Eglise catholique corrompue de la fin du Moyen-Âge), mais en y introduisant suffisamment d'anachronisme créatif (des feuilletons télévisés suivis par tout le monde) pour que le résultat soit intéressant. Les personnages sont sans doute définis à la serpe, mais ça ne me gêne pas. Par contre, la fin abrupte tombe à plat, à mon sens.

Et le gagnant est... vous le savez sans doute si vous suivez un tant soit peu les nouvelles du milieu SF francophone : deux textes sont cette année arrivés *ex æquo*, par les délices du scrutin rosnyen, celui de Géha et celui d'Ayerdhal. Le prix sera certainement un encouragement beaucoup plus fort pour le premier, le second n'ayant (presque) plus rien à prouver ! Je retiens personnellement que sur ces sept textes, quatre m'ont procuré une lecture au moins plaisante, et qu'on peut avoir confiance dans le futur de la SF française (même si elle se teinte occasionnellement de *fantasy* — quand on y pense, ce mouvement ne date pas d'hier).

—Pascal J. Thomas

KWS

ISSN : 1767-0551

dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 5 n°s

Chèques à l'ordre de

Pascal J. Thomas,

7 rue des Saules,

31400 Toulouse, France

pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr

virements bancaires, PayPal:
nous consulter.

Les numéros 1 à 70 sont
consultables sur le Web :

<http://www.quarante-deux.org>
(rubrique KWS).